

Raymonde Beaudoin

La Vie dans les camps de **BÛCHERONS** au temps de la pitoune



Septentrion

LA VIE DANS LES CAMPS
DE BÛCHERONS
AU TEMPS DE LA PITOUNE

Raymonde Beaudoin

LA VIE DANS
LES CAMPS
DE BÛCHERONS
AU TEMPS
DE LA PITOUNE



Septentrion

Pour effectuer une recherche libre par mot-clé à l'intérieur de cet ouvrage, rendez-vous sur notre site Internet au www.septentrion.qc.ca

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Photographie de la couverture: Valbert Robillard de Sainte-Émélie-de-l'Énergie.
Photo de Roger Beaudoin.

Photographie de la quatrième de couverture: Ouverture d'un barrage à Casey.
Photo de Roger Beaudoin.

Chargée de projet: Sophie Imbeault

Révision: Julie Veillet

Numérisation et traitement des photos: Michel Lafortune, photographe

Conception cartographique: JLC géomatique

Mise en pages: Pierre-Louis Cauchon

Si vous désirez être tenu au courant des publications
des ÉDITIONS DU SEPTENTRION
vous pouvez nous écrire par courrier,
par courriel à sept@septentrion.qc.ca,
par télécopieur au 418 527-4978
ou consulter notre catalogue sur Internet:
www.septentrion.qc.ca

© Les éditions du Septentrion
1300, av. Maguire
Québec (Québec)
G1T 1Z3

Diffusion au Canada:
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau
Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2

Dépôt légal:
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2014
ISBN papier: 978-2-89448-766-2
ISBN PDF: 978-2-89664-830-6
ISBN EPUB: 978-2-89664-831-3

Ventes en Europe:
Distribution du Nouveau Monde
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris

Avec affection et admiration,
je dédie ce livre à mes parents Colette et Roger.

REMERCIEMENTS

JE REMERCIE DE TOUT CŒUR Claudette Bélanger, Hubert Coutu, Paul-André Déry, Colette Gauvin, Louise Lavergne, Michel Lafortune, photographe, Thérèse St-Georges, Ginette Nault, Louis Pelletier, Diane Trudeau, Claude, mon conjoint, et mes sœurs Christiane et Josée pour leur soutien. Je tiens à remercier de façon particulière Ariane, ma fille, pour toutes les heures qu'elle a consacrées à la lecture de ce document.

J'exprime toute ma reconnaissance à messieurs Olivier Beaudoin, Gaspard Coutu, Salomon Lépine et madame Blanche Bazinet qui ont accepté avec un grand plaisir de partager une partie de leur vécu. Je tiens également à souligner la générosité des gens qui m'ont offert gracieusement les photos qui illustrent cet ouvrage.

INTRODUCTION

AU DÉBUT DES ANNÉES 1980, j'ai assisté à un spectacle au Centre culturel de Joliette. Deux heures de danse folklorique sur des musiques traditionnelles. Des artistes extraordinaires! Dans l'un des numéros, les jeunes danseurs, vêtus de chemises à carreaux, représentaient des bûcherons québécois. Ils avaient tous une petite bouteille de gin, bien visible, dans la poche de leur chemise. Cette image ne rendait pas justice à ces travailleurs. À la fin de la soirée, je me suis dirigée derrière la scène pour féliciter les danseurs. Je voulais surtout leur dire qu'il n'y avait pas d'alcool dans les camps de bûcherons. On ne buvait pas dans les chantiers. Les gens de la troupe ne le savaient pas. Pire, ils ne m'ont pas crue!

J'ai eu, tout à coup, l'impression d'avoir de la gomme d'épingle dans les veines. Je me suis revue à quatre ans au chantier, à Saint-Michel-des-Saints. Ma sœur et moi dormions dans un lit que mon père nous avait fait. Il avait installé une planche entre nous pour que nous gardions chacune notre chaude couverture de laine grise. Nous étions bien. Je n'ai oublié ni l'odeur du pain chaud ni le goût du thé sucré.

Le lendemain, je suis allée dans des bibliothèques à Joliette, à l'Université de Montréal et à la Bibliothèque nationale du Québec. J'ai pu y lire quelques ouvrages traitant du commerce du bois à différentes périodes dans l'histoire du Québec. Je cherchais des renseignements sur la vie quotidienne dans les chantiers au temps de mes parents. Qui étaient vraiment les bûcherons de 1937 à 1955? Qui étaient ces femmes qui les ont suivis comme *cooks*? Comment se fait-il qu'on ne les connaisse pas?

J'ai téléphoné à Statistique Canada pour obtenir des chiffres. Ils étaient rares pour cette période. Madame Danièle Camirand, une employée, m'a été d'une aide très précieuse. J'ai rejoint ensuite monsieur Robert-Lionel Séguin, historien à l'Université du Québec à Trois-Rivières, qui m'a pressée d'écrire parce que je ne trouverais pas dans les livres ce que je cherchais.

Je me suis finalement adressée à monsieur Morin au bureau de la Consolidated Paper. Ce dernier m'a conseillé de m'adresser à Roger Beaudoin qui, a-t-il ajouté, « vit encore à Sainte-Émélie-de-l'Énergie ». Je lui ai répondu : « Mais, ce monsieur Beaudoin, c'est mon père ! » Nous avons bien ri.

Mes parents sont, en effet, les témoins privilégiés de cette page de notre histoire. Colette St-Georges, de Saint-Jean-de-Matha, et Roger Beaudoin, de Sainte-Émélie-de-l'Énergie, ont travaillé dans les chantiers de 1937 à 1955. Deux parcours différents !

Colette se souvient avec moult détails de la construction des camps et de ses journées comme *cook*. Son père, Séverin St-Georges, était un *jobber* bien connu et respecté de Saint-Jean-de-Matha. Roger, lui, décrit le « bûchage à la mitaine », le « bûchage à la garde », le cordage, l'étampage, les salaires, le *charroyage* et même la drave, depuis son premier hiver dans le bois.

Colette et Roger racontent leur vie quotidienne, livrant du même coup toute l'organisation d'un chantier. Leur mémoire est phénoménale. Ils ne laissent tomber aucun détail. Ils ont connu des *guidis*, des *shoboy*s, des *jobbers* et des mesureurs. Ils se souviennent des gens qui travaillaient avec eux. Ils n'ont rien oublié, non plus, des soirées dans les camps de bûcherons avec leurs plaintes et leurs contes.

Je recueille, j'enregistre, je vérifie et je classe. Leurs anecdotes viendront illustrer le documentaire que je veux présenter. Des statistiques et des photos accompagnent ces témoignages et brossent un tableau réaliste de cette grande organisation qui possédait ses règles et sa langue. Que signifient des expressions



En spectacle, Colette écrit une lettre pour un bûcheron.

telles que «la tempête des poches», «gruber la grand-côte», «faire un chemin de glace» ou «slusher la dump»?

Olivier Beaudoin, mon grand-père, Blanche Bazinet, épouse du *jobber* bien connu Stanislas Beaudoin, ainsi que les draveurs Salomon Lépine et Gaspard Coutu livrent des témoignages inestimables.

Après deux années de recherche, en 1982, je propose une première conférence sur la vie dans les chantiers à l'Institut Esther-Blondin. J'invite mes parents comme personnes-ressources. Ils ont à répondre aux nombreuses questions des étudiantes. Nous encadrons la conférence de quelques pièces de musique traditionnelle. L'enthousiasme des jeunes et des enseignants a un effet déclencheur. J'entreprends alors la création du spectacle *La vie dans les chantiers d'autrefois*: du théâtre documentaire. Mes parents sont partie prenante de ce projet. Pendant des mois, chaque idée est pesée et discutée. Nous devons choisir l'information pertinente. Les qualités scéniques de Roger et



Ces gestes que Roger a faits des milliers de fois lui appartiennent.

Colette rendent possible un tel projet. Je les accompagne à la guitare pour les *reels* et les chansons. J'endosse le rôle du *shoboy* afin de présenter les parties documentaires. Je m'amuse à concevoir et à diriger la mise en scène. Un ami, Fernand Déry, diplômé de l'École nationale de théâtre, vient nous prêter main-forte. Ma sœur Nicole s'occupe de la régie, du diaporama et joue du piano. De 2001 à 2006, le musicien et chanteur Jean-Claude Mirandette se joindra à la famille Beaudoin.

Colette crée des sketches, tels le vol des galettes, l'arrivée du Français et la lettre, qui deviendront des points forts du spectacle. Sa voix est solide. Elle chante et joue du violon. Elle réussit à dénicher les ustensiles et la vaisselle de chantier. Elle monte sa table. Comme une vraie *cook*, Colette pense même à offrir des galettes blanches après chaque représentation.

Roger s'avère être un conteur exceptionnel. Il bénéficie d'un charisme naturel. L'ancien bûcheron part à la recherche de photos pour compléter le diaporama. Chacune entraîne son lot d'anecdotes. Il joue de l'accordéon et chante une complainte. Pour le décor, Roger fabrique les meubles de la même manière qu'on lui a apprise dans les chantiers. Il lime, scie et corde sur la scène. Il s'amuse.

Nous nous produisons dans plusieurs villages de la région de Lanaudière, à Joliette et à L'Assomption. Nous donnons plus de quarante représentations un peu partout au Québec (annexe 1). Ces dernières nous ont permis d'ajouter un détail ici et là et de valider les informations. La réponse du public est incroyable. Les salles sont pleines. Des gens rient de bon cœur. Tous sont émus. Certains viennent nous voir plus de trois fois. Nous leur montrons une réalité qu'ils n'ont pas connue et que des livres ne peuvent leur révéler. Partout, les gens se reconnaissent ou reconnaissent les leurs: un père, un oncle, un grand-père. Ils découvrent surtout la fierté de ces hommes et de ces femmes que nous leur présentons.

À travers ces témoins et avec leurs mots, voici enfin le documentaire habité sur une page méconnue de notre histoire: *La vie dans les camps de bûcherons au temps de la pitoune.*



Le camp des hommes est construit juste à côté de la cookerie en 1952 au Lac-des-Îles à Saint-Michel-des-Saints. L'hiver, on a fermé l'espace entre les deux pour protéger la nourriture contre les bêtes.

CHAPITRE I

UN PEU D'HISTOIRE

Les premiers bûcherons

AFIN DE BIEN SITUER la période de la pitoune, il est essentiel de revisiter les différentes étapes de l'exploitation des forêts à travers l'histoire du Québec. La vie des bûcherons et leurs prouesses semblent avoir meublé l'imaginaire des Québécois depuis belle lurette. On croit que le commerce du bois a été, depuis toujours, un des moteurs de l'économie québécoise ou que les bûcherons étaient des surhommes. La réalité est tout autre.

Quelques années avant 1700, l'intendant Talon avait engagé une poignée d'hommes pour abattre les chênes et les pins majestueux de la vallée du Saint-Laurent. Les premiers « gars de chantier » travaillaient donc au service du roi de France. Robert-Lionel Séguin parle d'une centaine d'hommes, tout au plus¹. Les chênes servaient à la construction des navires de la flotte française et les pins étaient destinés à la fabrication des mâts. D'ailleurs, dans son ouvrage *Le Canada français*, Jean Hamelin affirme: « Vers la fin du régime français, 80 000 habitants vivent au Québec. Le commerce de la fourrure compose plus de 70 % des exportations de la colonie vers la France². » La prédominance du commerce de la fourrure sur celui du bois est clairement établie. Dans *Brève histoire du Québec*, Hamelin

1. Robert-Lionel Séguin, *Récits de forestiers*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1976, p. VIII.

2. Jean Hamelin, *Le Canada français: son évolution historique, 1497-1967*, Trois-Rivières, Boréal Express ltée, 1967, p. 17.

et Provencher ajoutent que 75 % des Québécois vivent de l'agriculture³. Les forêts n'avaient pas révélé leur richesse.

Une deuxième période d'activité commerciale reliée aux forêts s'est développée quelques années après l'arrivée des Anglais en Nouvelle-France, soit au début du XIX^e siècle. Arthur Buies, dans *L'Outaouais supérieur*⁴, raconte que les Anglais, ne pouvant plus s'approvisionner en Europe septentrionale à cause des conflits, durent alors se tourner vers leur colonie d'Amérique. Le gouvernement britannique avait auparavant chargé le gouverneur Murray de l'évaluation de nos forêts. Les Anglais entreprirent donc la coupe du bois sur la rivière des Outaouais. Ils y avaient trouvé des chênes et des pins en assez grande quantité pour attirer des investisseurs. Les billots étaient transportés sur la rivière et sur le fleuve jusqu'à Québec, dans des cages appelées *rafts*. C'est ainsi qu'est apparu le nom *raftmen* pour désigner les travailleurs qui assuraient le transport des billots. La première cage est arrivée à Québec en 1806. De là, des bateaux apportaient le bois vers l'Angleterre. Dans le livre *Les « Cageux »*, Léon A. Robidoux avance les chiffres suivants : « À Québec, en cinq ans, le nombre de navires affectés au transport du bois passe de soixante-dix à six cent soixante et un⁵. » Enfin, le commerce du bois supplantait celui de la fourrure. Pendant un siècle, ils furent des milliers chaque année à bûcher sur la rivière des Outaouais. Malheureusement, la dernière cage arriva à Québec en 1911, soit après la disparition des pins et des chênes du paysage de l'Outaouais.

Les conditions de vie dans les camps de l'Outaouais étaient difficiles. Les *raftmen* vivaient loin des leurs. En plus de l'éloignement, le manque d'hygiène et la mauvaise nourriture

3. Jean Hamelin et Jean Provencher, *Brève histoire du Québec*, Montréal, Boréal, 2004, p. 31.

4. Arthur Buies, *L'Outaouais supérieur*, Québec, imprimé par C. Darveau, 1889, p. 66.

5. Léon A. Robidoux, *Les « Cageux »*, Montréal, Éditions de l'Aurore, 1974, p. 26.

semblaient être leur lot quotidien. Malgré tout, cette période a profondément marqué le folklore québécois. Ainsi, Vigneault a chanté *Jos Montferrand* qui, dit-on, aurait laissé une empreinte de botte au plafond d'un hôtel afin d'impressionner une jeune femme. D'autres chansons telles que *Mon canot*, popularisée par Les Cailloux, *Les voyageurs de la Gatineau*, chantée par Raoul Roy, et *Les Raftmen*, chant traditionnel, témoignent encore aujourd'hui de la vie de ces bûcherons (annexe 2). Toujours sur le même thème, l'écrivain Honoré Beaugrand a publié la très belle légende *La Chasse-Galerie*.

Les colons

Les hommes du Québec de cette époque savaient bien manier la hache sans être des bûcherons pour autant. Les premiers colons, établis sur les rives du Saint-Laurent, utilisaient le bois pour construire leurs maisons et leurs bâtiments. Le chauffage au bois était l'unique source de chaleur pour combattre la rudesse du climat. Au XIX^e siècle, les *habitants* commencèrent à monter dans les terres. Les villages se multipliaient en Mauricie, dans les Laurentides et dans Lanaudière.

C'est dans ce mouvement de colonisation que, vers 1870, Antoine Leprohon s'établit sur un grand terrain en bordure de la rivière Noire, à quatre lieues (12 milles) de Saint-Jean-de-Matha (annexe 11.1). Il y construisit sa maison, des dépendances, un moulin à scie et ouvrit des chemins. Sainte-Émélie-de-l'Énergie allait devenir un village. Quelques colons vinrent s'y installer. Une dizaine d'années plus tard, ces *habitants* jouissaient de deux moulins à farine et de nombreux moulins à scie, dont ceux de monsieur Jubinville. Leur bois y était transformé en bardeaux, en lattes, en planches et en madriers⁶. Les moulins à scie faisaient partie du paysage de chaque village, au

6. Théophile-Stanislas Provost, *La Bourse et la Vie*, Joliette, Imprimerie du Collège de Joliette, 1883, p. 48.

même titre que l'école et l'église. Les *habitants* bûchaient sur leur terre ou sur quelques lots privés. Le bois était un bien essentiel, sans toutefois faire l'objet d'un commerce organisé. Cependant, pas question pour eux de bûcher n'importe où!

Le gouvernement ne voulait surtout pas encourager les colons à exploiter les forêts, craignant, disait-on, une surexploitation. Celles-ci faisaient partie du domaine public et demeuraient l'entière propriété du gouvernement, sous l'appellation de « terres de la couronne ». Par contre, le gouvernement offrait des terres à des colons qui s'engageaient à les défricher et à les cultiver, et ce, jusqu'en Abitibi. Malheureusement, le sol était aride et la saison chaude, très courte. Plusieurs agriculteurs n'atteignaient pas de bons rendements. Selon Hamelin et Provencher, entre 1851 et 1901, 500 000 Québécois sont partis pour les États-Unis. La paroisse de Saint-Cuthbert a perdu le tiers de sa population⁷. Les colons n'avaient plus vraiment le choix.

En 1910, par exemple, Alexandre Beaudoin et sa femme, Céline Beaulieu, quittèrent le rang de la Seigneurie à Sainte-Émélie-de-l'Énergie pour aller s'établir à Lowell, au Massachusetts, avec leurs sept enfants. Ils s'étaient mariés en 1893. Alexandre était le frère de Joseph Beaudoin, le grand-père de Roger. Comme tant d'autres, il n'est jamais revenu vivre au Québec. Aujourd'hui, plusieurs de ses descendants vivent à Burlington, au Vermont.

Des cultivateurs pouvaient demander un droit de coupe sur les terres de la couronne pour construire ou réparer leurs bâtiments. Ils pouvaient, à l'occasion, vendre quelques surplus de bois à des voisins ou à un commerçant local. Le cultivateur Oscar Lépine avait ainsi obtenu un permis pour bûcher au lac Koël, à 4 km de Sainte-Émélie-de-l'Énergie.

Son camp était bien construit. La fenêtre était grande. Le papier goudronné noir avait été fixé sur les gaules avec des

7. Jean Hamelin et Jean Provencher, *Brève histoire du Québec*, Montréal, Boréal, 2004, p. 100.



Le bois était coupé en billots et gardé sur un roule, visible à la droite du camp d'Oscar Lépine.

taquets en bois. D'une grandeur de 12 pieds par 14, ce camp était meublé de deux lits, d'un poêle à bois, de bancs et d'un lavabo. La meule était laissée sur le perron. Par grands froids, les hommes la rentraient pour affûter leur hache. Monsieur Lépine travaillait au bois avec ses deux fils, Jos et Jean-Paul. Les trois hommes coupaient en moyenne une centaine de billots par jour. Pendant l'hiver, il leur était possible de descendre au village régulièrement. Madame Lépine leur donnait alors une chaudronnée de ragoût, des fèves au lard et du lard salé, que les grands froids permettaient de conserver dans le petit garde-manger construit à l'extérieur. Au printemps, le bois était descendu par la rivière Noire jusqu'au moulin à scie de Philibert Belleville, un marchand de Sainte-Émélie-de-l'Énergie.

Les commerçants

Un commerçant local pouvait, lui aussi, demander des droits de coupe au gouvernement. Il engageait quelques hommes pour bûcher. Il voyait à leur ravitaillement. Parfois, il était la seule personne à les visiter durant l'hiver. Les gens gagnaient très peu. Leurs conditions dépendaient de la bonne volonté du commerçant. C'est dans l'un de ces petits camps que Sylvio Rondeau, Athanase Bazinet et sa femme Mélina avaient passé l'hiver avec le *jobber* Emmanuel Hénault et sa femme. C'était en 1928. Ils vivaient sous le même toit que leur cheval. Monsieur Bazinet, nous a-t-on dit, gardait l'avoine au pied de son lit. Le matin, par une ouverture découpée dans la cloison qui les séparait de l'écurie, il nourrissait son cheval sans sortir.

L'humble commerce du bois à Sainte-Émélie-de-l'Énergie reflétait bien ce qui se faisait à cette époque dans la région de Lanaudière et ailleurs au Québec. Les nombreux moulins à scie étaient destinés au commerce local. La vente du bois d'œuvre entre le Canada et les États-Unis restait un marché fragile et risqué. Plusieurs marchands ont dû fermer leur moulin à scie en raison de l'effondrement de la demande. D'autres commerçants, comme Édouard Gohier, ont réussi à diversifier leur marché et à bâtir une clientèle solide. Gohier avait acheté des droits de coupe détenus par Copping sur les terres de la couronne au nord de la région de Lanaudière. Installé à Joliette, il a ouvert un autre moulin à scie au lac à la Pluie qui a été en activité pendant une dizaine d'années. C'était en 1939. Roger se souvient d'avoir chargé un camion à la pelle afin de faire un chemin pour s'y rendre. Les gars avaient eu du travail pour quelques semaines. Les réserves de bois épuisées, le moulin a ensuite été déménagé au lac Vase et, finalement, au lac Gohier sur la route 131 à Sainte-Émélie-de-l'Énergie. Les *jobbers* Hector Frappier de Saint-Damien, Hervé Blais et Georges Bazinet de Sainte-Émélie-de-l'Énergie, Joseph Venne et monsieur Gagné de Saint-Côme, entre autres, ont travaillé pour ce commerçant important de Joliette.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	8
INTRODUCTION	9
CHAPITRE I	
UN PEU D'HISTOIRE	15
Les colons	17
Les commerçants	20
CHAPITRE II	
LES PAPETIÈRES	23
Les billots	23
Les pitounes	30
CHAPITRE III	
LA CONSTRUCTION DES CAMPS	35
La <i>cookerie</i>	37
Le camp des hommes	39
Les autres constructions	42
CHAPITRE IV	
LA LANGUE DES BOIS	45
CHAPITRE V	
LA JOURNÉE DU COOK	47
L'expérience de Colette	52

CHAPITRE VI	
ROGER, BÛCHERON	57
Le <i>bûchage</i> à la mitaine	58
Le <i>bûchage</i> à la garde	66
CHAPITRE VII	
LES AUTRES TRAVAILLEURS	73
Le <i>shoboy</i>	73
Les <i>guidis</i>	73
Les mesureurs	74
Les inspecteurs	76
CHAPITRE VIII	
LES SALAIRES	79
CHAPITRE IX	
LE CHARROYAGE	85
CHAPITRE X	
UNE SOIRÉE DE CHANTIER	97
La lettre	97
Les plaintes	100
Les contes ou les « <i>menteries</i> »	101
CHAPITRE XI	
LA DRAVE	105
La drave de pitounes	105
<i>Vers Charlemagne</i>	111
<i>Vers Trois-Rivières</i>	112
La drave de billots	113
La drave à Sainte-Émélie-de-l'Énergie	117
CHAPITRE XII	
LA FIN D'UNE ÉPOQUE	119

CONCLUSION	121
ANNEXE 1 SPECTACLE LA VIE DANS LES CHANTIERS D'AUTREFOIS	123
ANNEXE 2 CHANSONS	127
<i>C'est la dernière que l'on boira...</i>	127
<i>Complainte de l'Empress</i>	129
<i>Complainte de Tom Nulty</i>	130
<i>Les Raftmen</i>	133
<i>La fille d'Alban</i>	134
<i>Petit écureuil</i>	136
ANNEXE 3 STATISTIQUES	137
ANNEXE 4 MENU AU CAMP CHEZ SÉVÉRIN ST-GEORGES	139
ANNEXE 5 RECETTES	141
ANNEXE 6 JOBBER'S À SAINT-CÔME SOUS CONTRAT AVEC THINKER EN 1941	145
ANNEXE 7 ROGER SALUE LES GARS	147
ANNEXE 8 RAPIDES DE LA RIVIÈRE NOIRE	149

ANNEXE 9 RAPIDES DE LA MATAWIN	151
ANNEXE 10 DES DOCUMENTS	153
ANNEXE 11 CARTES	155
ANNEXE 12 TABLEAU D'ÉQUIVALENCES	157
BIBLIOGRAPHIE	158
CRÉDIT DES PHOTOGRAPHIES	159
GLOSSAIRE	163

COMPOSÉ EN WARNOCK PRO CORPS 11.5
SELON UNE MAQUETTE DE PIERRE-LOUIS CAUCHON
CE SIXIÈME TIRAGE A ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER EN NOVEMBRE 2014
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MARQUIS
À MONTMAGNY
POUR LE COMPTE DE GILLES HERMAN
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION